

LA

SEMAINE RELIGIEUSE

DE MONTREAL

SOMMAIRE

I Offices de l'Eglise. Titulaires d'églises paroissiales. — II Prières des Quarante-Heures. — III Retraite sacerdotale mensuelle. — IV Aux prières. — V Extrait d'une circulaire de Mgr l'archevêque à son clerge : Pour les Ruthènes. — VI M. l'abbé Joseph St-Jean, p. s. s. — VII Le Congrès eucharistique : Lettre épiscopale. — VIII Le Père Ponsard au Monument National.

OFFICES DE L'EGLISE

Le dimanche, 17 avril

Messes basses partout et messe chantée dans les chapelles semi-publiques :

Messe du Patronage de saint Joseph, double de 2e cl. ; mém. du dim. (et de saint Anicet à une messe lue) ; préf. pascale ; dernier Ev. du dim.

Messe chantée dans les églises et chapelles publiques :

De S. JOSEPH, double de 1e cl. ; comme au 19 mars avec les changements propres au temps pascal ; mém. du 3e dim. ; préf. pascale ; dernier Ev. du dim. — Aux II vêpres, mém. du dim.

TITULAIRES D'ÉGLISES PAROISSIALES

Le dimanche, 24 avril

Les titulaires, autres que l'Annonciation et saint Joseph, qui ont été empêchés par les dimanches privilégiés, sont remis à ce jour.

DIOCÈSE DE MONTRÉAL. — Du 17 mars, saint Patrice (Montréal et Sherbrooke) ; du 18 mars, saint Gabriel (Montréal) ; du 21 mars, saint Benoit ; du 11 avril, saint Léon (Westmount) ; du 20 avril, saint Zotique ; du 21 avril, saint Anselme ; du 23 avril, saint Georges (Montréal et Longueuil).

DIOCÈSE D'OTTAWA. — Du 17 mars, saint Patrice (Ottawa et Fallowfield) et saint Agricole ; du vendredi de la Passion, N.-D. des Sept-Douleurs (Greenville) ; du 6 avril, saint Sixte ; du 16 avril, saint Benoit-Joseph (Wendover).

DIOCÈSE DE SAINT-HYACINTHE. — Du 1 avril, saint Hugues ; du 5 avril, saint Vincent Ferrier (Adamsville) ; du 14 avril, saint Valérien ; du 23 avril, saint Georges (Henryville).

DIOCÈSE DES TROIS-RIVIÈRES. — Du 11 avril, saint Léon ; du 14 avril, saint Justin.

DIOCÈSE DE SHERBROOKE. — Du 17 mars, saint Patrice (Sherbrooke et Magog) ; du 18 mars, saint Gabriel (Stratford) ; du 21 mars, saint Philémon (Stoke Center) ; du 11 avril, saint Léon (Marston) ; du 13 avril, saint Herménégilde (Barford) ; du 23 avril, saint Georges (Windsor) et saint Fortunat (Woolfstown).

DIOCÈSE DE NICOLET. — Du 6 avril, saint Célestin ; du 19 avril, saint Elphège.

DIOCÈSE DE VALLEYFIELD. — Du 17 mars, saint Patrice (Hinchinbrooke) du 17 avril, saint Anicet ; du 20 avril, saint Zotique.

DIOCÈSE DE PEMBROKE. — Du 17 mars, saint Patrice (Mount St Patrick) ; du 21 avril, saint Félix (Pte-Alexandre) ; du 23 avril, saint Georges (Abbitibi).

DIOCÈSE DE JOLIETTE. — Du 17 mars, saint Patrice (Rawdon) ; du 18 mars, saint Gabriel (Brandon). J. S.

Prières des Quarante-Heures

JEUDI,	21	AVRIL	— Pensionnat Sainte-Catherine.
SAMEDI,	23	“	— Saint-Gabriel.
LUNDI,	25	“	— Asile de la Providence.

RETRAITE SACERDOTALE MENSUELLE

Mercredi, 13 avril, au Grand-Séminaire

Les exercices communs de la retraite mensuelle pour le clergé du diocèse de Montréal se font chaque deuxième mercredi du mois, au Grand-Séminaire. Ils auront lieu, cette semaine le 13, et commenceront à 2 heures précises. Ils comprennent la récitation des vêpres et complies, la préparation à la mort et une instruction suivie de la bénédiction du Très Saint-Sacrement.

Tous les prêtres sont invités à suivre ces exercices.

AUX PRIÈRES

Sœur Sainte-Marie-Oécile, née Mary Ann Lester, des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, décédée à Waterbury.

Sœur Marie-Antonie, née Adéline Marsolais, des Sœurs de Sainte-Anne, décédée à Lachine.

Mme Aristide Cloutier, née Elmire Amireault, décédée à Saint Jacques.



milliers
Nord-O
ici ce qu

« Les
voulu d
Ruthèn
dix ans,
diocésai
ou mêt
Ecclesi
dant di
dant ce
Vicaires
qu'ils re
même
Keewat

Les c
diocèses
sont noi
D'abc
bientôt
ruthène
œuvres
toba), el
Aussi
dans to
Canada
ruthène

EXTRAIT D'UNE CIRCULAIRE
DE
MGR L'ARCHEVÊQUE À SON CLERGE
—
Pour les Ruthènes
—

JE dois porter à votre connaissance une décision prise par les archevêques et les évêques du Canada, lors du premier concile plénier de Québec, à propos des milliers de catholiques Ruthènes établis dans le Manitoba et le Nord-Ouest, et je ne saurais mieux le faire qu'en reproduisant ici ce qu'écrivait naguère Mgr l'archevêque de Saint-Boniface :

« Les Pères du Premier Concile Plénier de Québec ont bien voulu donner une preuve de l'intérêt qu'ils portent à nos chers Ruthènes, en promettant de donner, chaque année, pendant dix ans, pour les œuvres ruthènes, quatre piastres par mille diocésains, ou de faire une quête qui donnera le même résultat ou même davantage. En retour, les évêques de la Province Ecclésiastique de Saint-Boniface ont consenti à renoncer, pendant dix ans, à la quête des écoles du Nord-Ouest, en demandant cependant la permission de donner aux Révérendissimes Vicaires Apostoliques d'Athabaska et de Mackenzie la somme qu'ils reçoivent chaque année, et Nous osons demander que le même avantage soit accordé au Rme Vicaire Apostolique du Keewatin quand il sera nommé.

Les œuvres à faire au milieu des Ruthènes pour les trois diocèses de Saint-Boniface, de Saint-Albert et de Prince-Albert sont nombreuses.

D'abord il y a le journal catholique ruthène qui doit paraître bientôt à Winnipeg ; puis un Petit-Séminaire pour les enfants ruthènes qui se destinent au sacerdoce ; et enfin plusieurs œuvres de charité et d'éducation à Winnipeg et à Sifton (Manitoba), et les églises à bâtir dans les trois diocèses.

Aussi c'est avec une bien vive émotion que Nous remercions, dans toute l'effusion de Notre cœur, le vénérable épiscopat du Canada de sa grande charité envers Nos chers catholiques ruthènes.

Nous pouvons dire à chacun de Nos collègues, avec l'apôtre saint Paul, dans son épître à Philémon : « Nous avons ressenti beaucoup de joie et de consolation au sujet de la charité, car les œuvres des saints ont été ranimées par toi, frère ».

Quelle consolation et quelle force pour nos bons Ruthènes de trouver de telles sympathies, alors que l'hérésie et le schisme sont conjurés pour leur ravir la vieille foi catholique que leurs aïeux ont gardée au prix de leur sang, et à laquelle ils sont eux-mêmes très attachés ! Et pour Nous, évêques de la province ecclésiastique de Saint-Boniface, Nous succombons sous le poids des nouvelles obligations que nous impose l'affluence soudaine et considérable de colons catholiques auxquels il faut procurer des prêtres et des églises, et il Nous est particulièrement réconfortant de voir Nos vénérables collègues venir à Notre secours, en temps si opportun, pour Nous permettre de sauver des milliers d'âmes que les schismatiques et les hérétiques ont juré de détacher du sein de la Sainte Eglise, notre Mère ».

En conséquence, la collecte qui se faisait jusqu'ici dans nos églises et chapelles publiques le dimanche de la Pentecôte pour les écoles du Nord-Ouest, devra être faite désormais et à toutes les messes pour les Ruthènes. Ce sont des frères indigents et malheureux que l'épiscopat de notre pays a cru devoir prendre sous sa protection spéciale. Donnons-leur donc notre plus sincère sympathie. Nous montrer secourables à leur égard sera travailler à l'extension du règne de Dieu sur la terre et au salut des âmes. Ce sera aussi le moyen d'attirer sur nos familles, nos paroisses et notre patrie les bénédictions du ciel.

M. L'ABBE JOSEPH ST-JEAN, P. S. S.

TROIS mois avant sa mort, vers la fin de janvier, M. l'abbé J. St-Jean dut quitter Notre-Dame. Des vomissements fréquents le tenaient éveillé, la nuit ; lui enlevaient tout appétit et toute force, le jour. Un amaigrissement très

marqué
confrère
dernière

Ces se-
tourmen-
et l'impr-
mélanco-
Ses force-
si rarem-
par une
les soins
pher. Ce

Comm-
lui, il pa-
au loin, j-
lait la r-
camarad-
le sacerdot-
connu le
années, M-
alors que
en flots p-
les messe

Sa vie
été ni ag-
et sans se-
il avait é-
simple c-
naire ava-
moyen b-
connu al-
guaient
droiture,

marqué avait suivi, et sa mine défaite et pâlie alarmait ses confrères. Il vint alors à l'Hôtel-Dieu où il devait vivre les dernières semaines de sa vie.

Ces semaines furent pour lui un martyre. Son corps souffrit, tourmenté tour à tour par le dégoût et la faim, par l'insomnie et l'impuissance. Son âme souffrit surtout. Un voile épais de mélancolie et de deuil s'étendait sur son esprit et sur son cœur. Ses forces s'en allaient peu à peu, il le sentait. Lui, si fort jadis, si rarement abattu par la fatigue, il se voyait gagné lentement par une faiblesse dont rien, ni la science de son médecin, ni les soins des religieuses, ni son énergie ne parvenaient à triompher. Ce serait déjà la fin !

Comme s'il en eut eu le pressentiment, n'ayant plus rien devant lui, il parlait avec une sorte de jouissance, ses regards derrière, au loin, jusque sur ses jours d'enfance et de jeunesse. Il rappelait la rue Saint-Urbain où tout jeune il avait joué avec des camarades que plus tard il devait retrouver au collège et dans le sacerdoce ; l'école Saint-Laurent si prospère alors, où il avait connu le prêtre zélé qui en avait été l'âme, de si nombreuses années, M. l'abbé Billion ; Notre-Dame dans ses jours de gloire alors que, le dimanche venu, des foules énormes débouchaient, en flots pressés, de toutes les rues autour et remplissaient, pour les messes basses et la grand'messe, ses larges nefs.

Sa vie n'avait connu presque aucune surprise, elle n'avait été ni agitée, ni mystérieuse. Ses flots l'avait doucement porté et sans secousse il en avait descendu le courant. Enfant encore, il avait été admis externe au collège de Montréal, après une simple conversation avec M. l'abbé Baile, supérieur du séminaire avant M. l'abbé Colin. Deux ans plus tard le même moyen lui servait pour être pensionnaire. Tous ceux qui l'ont connu alors n'ont pas oublié les belles qualités qui le distinguaient et dont il devait, jusqu'à sa mort, accroître le trésor : droiture, simplicité, amour du travail, piété.

Ce qu'il avait été élève au collège, il le fut encore aux deux séminaires de philosophie et de théologie. D'étape en étape, sans tapage et sans secousse, modestement et généreusement, il était allé ainsi jusqu'au sacerdoce, puis dans le ministère, à Notre-Dame, puis à Issy, pour y faire sa solitude. En 1890, il revenait au collège ou, simple séminariste, il avait passé deux ans. Il devait, cette fois, y demeurer quatorze ans.

A cet endroit de ses souvenirs, M. St-Jean s'attristait un peu. Son stage au collège avait été long et, vers la fin, alors que ses goûts le portaient ailleurs, un peu pénible. Un mot d'un ami l'y avait gardé un an encore. Au bout de cette année la Providence lui ménageait un dédommagement et une compensation. Il regardait comme les plus calmes, les plus belles, les plus fructueuses années de son existence, les quatre ans qui suivirent. Il les passa comme aumônier des religieuses à l'Hôtel-Dieu. Tout ce qu'il y avait de délicatement bon, de généreusement dévoué dans son âme s'y épancha en paroles d'encouragement, de sympathie ; mieux encore, s'y traduisit en actes de douceur, de patience, de paternelle charité. Il devinait les désirs et les besoins et mettait à les satisfaire une bienveillance discrète et calme. Par des voies que son jugement sain et sûr éclairait, il conduisait les âmes jusqu'au devoir, aimé et accompli pour Dieu seul.

Pourtant, par un dessein mystérieux de la Providence, c'était là, là où il avait connu le bonheur dans la paix, là où la confiance, l'estime, l'affection avaient, comme d'avance, rémunéré son zèle, qu'il devait connaître les pires affres de la douleur.

A mesure que devenait moins raisonnable l'espoir d'une guérison par les moyens ordinaires, on mettait peu à peu, médecins et confrères, le malade devant la nécessité d'une opération. Qu'allait être cette opération ? Dès le premier moment, des craintes dont il démêlait mal les causes, lui avaient

répondu :
se le rap
de vide et
souffrance
secouée
et en lam
lui arriva
au gré de
blait alor
son cœur

Je n'ai
conduite
d'agonie.
remarque
coup parc
étrange
pieux, av
ne partag
sion pour
lutte supr
Rien d'ét
et le Cal
vertu réd

Brisé a
impuissar
Elle lui v
par l'affec
Jean, la
ment il a
où il se
présager
une issue
une sort

répondu : la mort. Il connut alors, et ceux qui l'ont approché se le rappellent avec une peine profonde, il connut les heures de vide et d'obscurité ou abandonné, presque sans force, à la souffrance incomprise, il n'était plus que la pauvre épave secouée par la mer et que les écueils se renvoient déchiquetée et en lambeaux. Des bouts de l'horizon, sur l'océan, la croix lui arrivait, toujours poussée vers lui, montant ou descendant au gré des flots, puis sur le rivage enfin, tout près. Il lui semblait alors que la mort se dressait à son chevet et mettait sur son cœur une main inflexible et glacée.

Je n'ai pas à rechercher témérairement les raisons de la conduite de Dieu à l'égard du cher défunt dans ces jours d'agonie. Pourtant je ne puis m'empêcher de noter ici une remarque faite alors par une des âmes qui lui devaient beaucoup parceque vraiment il lui avait beaucoup donné. Par un étrange concours de circonstances ce prêtre si profondément pieux, avait, tout autour de lui, dans sa famille, des êtres qui ne partageaient pas sa croyance. A cette heure son intercession pour eux ne devenait-elle pas le combat à outrance, la lutte suprême pour la victoire tant désirée ? Oui, sans doute. Rien d'étonnant alors à ce que sa chambre devint Gethsémani et le Calvaire : c'est de la croix que descendra toujours la vertu rédemptrice, la divine efficace du sacrifice salutaire.

Brisé ainsi par la souffrance, abreuvé du sentiment de son impuissance et de sa fragilité, il était prêt pour la consolation. Elle lui vint paternelle et secourable et bercé comme un enfant par l'affection fidèle qu'il avait appelée auprès de lui, M. Saint-Jean, la veille de l'opération, dormit doucement. Tranquillement il alla aussi vers la salle où il devait être opéré. L'état où il se trouvait, quand il revint une heure plus tard, faisait présager des complications peu rassurantes et, à beaucoup déjà, une issue fatale. Un jour, puis un jour encore il vécut dans une sorte d'inconscience. La nuit qui suivit, on le trouva si

faible qu'on jugea à propos de faire venir M. le supérieur qui lui administra les derniers sacrements. Il avait alors toute sa connaissance, encourageait les religieuses présentes à la triste cérémonie, leur distribuait des objets de piété. Au matin, vers sept heures, il expira. Il n'avait pas encore cinquante ans et comptait à peine vingt-quatre ans de sacerdoce.

A ses funérailles assistaient le Grand-Séminaire, le Collège, des prêtres nombreux, parmi lesquels il comptait tant et de si bons amis, Monseigneur l'évêque auxiliaire avec Mgr Hurley, P. A., de Portland, son condisciple et presque un frère. Il y avait là aussi les Sœurs Grises, à qui il avait donné les dernières activités de son ministère et qui, le connaissant mieux chaque jour, appréciaient déjà la sagesse de sa direction, son dévouement et sa bonté. Monseigneur l'archevêque présida à l'absoute. Puis, par le chemin connu, le cortège funèbre se dirigea vers la crypte de la chapelle du Grand-Séminaire, lieu du repos suprême pour les membres de la Compagnie de Saint-Sulpice.

Trois mois auparavant, par le même chemin et vers le même but, s'en était allée la dépouille mortelle de M. Bastien. Jeunes encore tous deux, tous deux utiles encore, ils avaient été rappelés soudainement. Dieu me garde de lui demander la raison de ces morts prématurées et d'attarder mon regard sur un mystère où il n'y a de nuit que pour ma faible intelligence. Il a fait ainsi et c'est parfait. D'ailleurs ces vies de prêtres où tant « de jours pleins ont été trouvés » restent encore, quoique silencieuses, noblement éloquentes. Elles secouent nos torpeurs et nous engagent « à aller à Jésus-Christ, hors du camp, en « portant son opprobre. Car nous n'avons pas ici-bas de cité « permanente, mais nous cherchons celle qui est à venir ».

H. G.

L

LET

A Sa Gr

Monseig

Le vi
dont les
copale, e
de notre
aura, no
féconds :

La foi
a été ch
rayonna
pas à cr
populati
Hostie. (

dans les
il y a de
ses form
réservée
tensoir,
notre Se

Mais
tions si :

LE CONGRÈS EUCHARISTIQUE

LETTRE EPISCOPALE

LETTRE DE SA GRANDEUR MGR LAROCQUE**ÉVÊQUE DE SHERBROOKE**

Évêché de Sherbrooke, 26 février, 1910.

A Sa Grandeur Mgr Paul Bruchési,

Archevêque de Montréal.

Monseigneur,

Le vingt-et-unième Congrès Eucharistique International dont les solennelles assises se tiendront dans votre ville épiscopale, en septembre prochain, sera dans l'histoire religieuse de notre pays un événement de très haute importance, qui aura, nous l'espérons tous de la grâce de Dieu, d'heureux et féconds résultats.

La foi de notre peuple canadien est grande, la vie chrétienne a été chez nous de tout temps illuminée et fortifiée par les rayonnantes splendeurs du culte Eucharistique, et nous n'avons pas à créer au Canada des courants nouveaux pour porter nos populations des villes et des campagnes vers l'amour de Jésus-Hostie. Comme vous l'avez vous-même remarqué, Monseigneur, dans les admirables allocutions que vous pronchiez à Londres, il y a deux ans, la dévotion bénie de l'adoration sous toutes ses formes, depuis celle des Quarante-Heures jusqu'à celle, réservée à une élite, de la nuit Sainte passée au pied de l'ostensoir, sont depuis longtemps en honneur sur les bords de notre Saint-Laurent.

Mais vous l'avez justement pensé. Monseigneur, ces dévotions si fécondes et d'autres qui s'en rapprochent pourraient

d'avantage encore être stimulées, encouragées, augmentées et fortifiées. La communion fréquente pour beaucoup pourrait et devrait être encore plus fréquente. Les Quarente-Heures, les nuits d'adoration, les heures saintes pourraient et devraient se multiplier encore. Le culte au Dieu de l'Eucharistie, en un mot, qui ne manque certes pas d'élans chez nous pourrait et devrait en avoir encore de plus généreux.

C'est là le grand bien, d'où tant d'autres découleront naturellement, que nous apportera le Congrès de Montréal.

De plus, il fournira à votre ville, à votre diocèse, à notre pays aussi, et même à notre continent tout entier, l'occasion de proclamer à son tour, par une manifestation grandiose, l'hosanna de la terre et l'hommage du monde au Divin Maître de la vie qui règne dans l'Eucharistie.

Vingt fois déjà, dans telle ou telle ville du vieux monde, Jésus-Christ, le Roi et le Dieu de l'Eucharistie, a été ainsi acclamé, et chaque fois, ce fut pour le pays et pour la contrée qui était à l'honneur l'occasion d'un superbe renouveau de foi et de piété. Il en sera ainsi pour nous, sans aucun doute, et avec vous, Monseigneur nous en bénirons le ciel.

Avant moi, tous nos vénérés collègues de l'épiscopat canadien ont assuré Votre Grandeur de la joie très vive que nous avons tous éprouvée, quand, spontanément, alors qu'il vous était offert par le président du Comité Permanent, Monseigneur de Namur, vous avez accepté, à Londres, pour Montréal et pour le Canada, la tenue du Congrès de 1910. Je joins bien volontiers ma faible voix à celles de tous ces distingués collègues pour vous louer, Monseigneur, de votre si prompte et si heureuse acceptation. Elle vous fut certainement inspirée par l'Esprit-Saint lui-même. Nous n'étions pas tous là présents de corps, mais vous avez parfaitement compris que d'esprit et de cœur nous serions, ou plutôt nous étions déjà avec vous.

J'ai tardé, Monseigneur, à vous écrire mon sentiment et à vous assurer d'une façon formelle de ma très ferme et très sincère adhésion, et vous savez pour quelle cause.

La sol
mais si u
Je veux p
ne faisai
voyage d
n'ai don
bien que

Je sui
voyage,
dans les
j'ai parl
Orléans
grand é
voix les
premier
droit à
et plus q
mieux
permett
hauteme
de Votr
part écl
Londres
partout,
digne

Soyez
Seignet
un jou
Angélic
Agré
fratern

La sollicitude que je porte à une communauté bien modeste mais si utile, dont la maison-mère est dans ma ville épiscopale, je veux parler de nos chères Petites Sœurs de la Sainte-Famille, me faisant, en effet entreprendre, il y a trois mois, un long voyage dans l'ouest américain, dont je rentre précisément. Je n'ai donc pas eu le loisir, avant ce jour, de vous écrire tout le bien que je pense et que j'attends du Congrès de Montréal.

Je suis au reste presque tenté de m'en réjouir, Car dans ce voyage, partout, dans les paroisses, dans les communautés, dans les presbytères et dans les évêchés, j'ai entendu parler et j'ai parlé du Congrès. A Chicago, à Baltimore, à la Nouvelle-Orléans à Los Angeles, partout dans l'ouest, on s'attend à un grand événement. On proclame volontiers, et j'ai entendu les voix les plus autorisées le faire, que l'honneur de la tenue du premier Congrès Eucharistique International revenait de droit à la veille et catholique province de Québec que, autant et plus qu'aucune autre, Montréal était la ville qui se prêtait le mieux aux solennelles manifestations qui se préparent. Me permettez-vous d'ajouter, Monseigneur, qu'on se réjouit hautement de savoir que c'est sous la direction immédiate de Votre Grandeur que ces démonstrations auront lieu. La part éclatante que vous avez prise au triomphe du Congrès de Londres, votre zèle bien connu, l'influence que vous exercez partout, tout assure en effet le plus complet succès, un succès digne de celui de Londres et de celui de Cologne.

Soyez-en félicité, Monseigneur, et soyez-en béni. Notre-Seigneur vous dira sûrement à l'intime du cœur ce qu'il disait un jour sous une autre forme et par miracle au Docteur Angélique : *Bene laborasti erga me.*

Agréez, cher et vénéré métropolitain, l'hommage de mon fraternel respect.

† PAUL, ÉV. DE SHERBROOKE.

LE PERE PONSARD AU MONUMENT NATIONAL

LE Père Ponsard, qui vient de prêcher avec un si solide succès le Carême à Notre-Dame a donné, suivant l'usage, le jeudi de Pâques (31 mars), sa *Conférence d'adieu* au Monument National. Suivant l'usage aussi, le président du cercle Ville-Marie, M. T.-E. Gadbois, étudiant en médecine, l'a présenté au vaste auditoire accouru l'entendre une dernière fois, et M. l'abbé Hector Filiatrault, sulpicien de Notre-Dame, qui remplissait ce soir-là la redoutable fonction de président d'honneur, a harangué avec esprit et tact l'éloquent fils de l'Oratoire. Tout cela nous met à l'aise pour rendre à la parole et à la science du prédicateur de Notre-Dame l'hommage que nous avons coutume à la *Semaine*, chaque année, de ne pas omettre, et que jusqu'ici l'abondance des matières au sujet de la préparation du Congrès Eucharistique nous a forcé de retarder.

L'on sait d'abord que le Père Ponsard est oratorien. C'est dire qu'il appartient à un ordre qui connut des jours brillants au temps des Mallebranché, des Massillon et des Mascaron, et qui, au siècle dernier, sous l'impulsion du Père Gratry retrouva l'éclat et la vigueur de sa belle époque. « Dans le groupe des esprits dirigeants en France — nous disait-on de lui à son arrivée à Montréal — il faut le rattacher, pour lui trouver une petite famille, au monde universitaire. Il appartient à ce groupe de prêtres qui cherchent à suivre de près le mouvement scientifique sans rompre d'une ligne avec les plus pures traditions de l'Église. » — « Il est d'une école — nous disait-on encore — qui tend à la prédication de plus en plus doctrinale, sans rien sacrifier du mouvement oratoire. La pensée d'un d'Hulst avec la flamme d'un Lacordaire, telle est la formule idéale qu'elle se proposerait, si Dieu permettait jamais le parfait accord de tels dons. »

Au Monument National, le Révérend Père avait choisi de parler des *Chants de France*. Sa conférence était imprimée, et on l'achetait, comme cela se pratique à Paris aux conférences de Notre-Dame, le soir même où elle fut prononcée. Nous en voulons conserver dans nos pages au moins quelques extraits. Nous résumerons ensuite le jugement très fin et très juste qu'a

porté, ce
l'homme
Hector Fi

« Je m'
Père Pon
sait dans
blancs, ag
s'emplit le
du fleuve
nous. Je
vées sur le
repassais
ment sur
fois mont
était enco
verte de
plaine de
même rui
là-bas les
Frances ci
rouges su
de France.

C'est da

féréncier

« Tout
légère qu
n'appuie
cœur des
du cœur a
nous avon
pas celui
sol de Fra
semblés en
du Canada
nent. »

Le Père
la Canadie
dien Erran
des émotio

porté, ce même soir, sur l'œuvre du Père Ponsard à Montréal l'homme de goût et le fin lettré qu'est chez nous M. l'abbé Hector Filiatrault.

« Je m'en allais un soir, sous la lune — nous disait donc le Père Ponsard — rêver dans votre neige. Un peu de vent passait dans les branches sans feuilles, faisait danser les flocons blancs, agitait les ombres. Le soir était plein de ces bruits dont s'emplit le silence. Votre ville éparpillait ses lumières le long du fleuve glacé. Je songeais aux premiers qui vinrent de chez nous. Je réalisais en mon esprit les scènes que vous avez gravées sur le bronze et qui redisent des exploits merveilleux. Je repassais en moi-même la grande épopée canadienne, et comment sur les arbres de l'île, vers le même ciel, avaient tant de fois monté les voix françaises ! Et loin de la France, la France était encore là ! je me représentais votre plaine, non plus couverte de neige, mais dans son été, toute semblable à notre plaine de France. J'entendais la même chanson des épis, la même rumeur des prés, la même voix des paysans. Et d'ici à là-bas les échos se répondaient. Dans mon cœur les deux Frances chantaient ; et le lendemain l'on écrivait en caractères rouges sur pancartes blanches : *Conférence d'adieu — Chants de France.* »

C'est dans les *Chansons populaires* du Canada que le Père conférencier a cherché et trouvé ses *Chants de France*.

« Tout ce qui est français s'y trouve — disait-il : grâce légère qui d'un rien fait une beauté ; ironie qui souligne et n'appuie pas ; lyrisme tendre, pareil à celui que mettait au cœur des chevaliers la pensée de leurs dames ; sacrifice joyeux du cœur au devoir, héroïsme, fidélité, tous les traits par lesquels nous avons coutume de définir le génie français — je n'entends pas celui des encyclopédistes, mais le bon génie qui sort du sol de France, fleur de la terre française, tous ces traits sont rassemblés en vos *Chansons populaires*. Elles s'appellent chansons du Canada, mais elles viennent de France ou elles y retournent. »

Le Père fait ensuite l'étude de nos *A la Claire Fontaine, Vive la Canadienne, La Belle Française, Le Canard Blanc, Un Canadien Errant.....*, et la pensée des auditeurs, qui revivaient ainsi des émotions aimées, s'en allait des lèvres du délicat conféren-

cier jusqu'au cœur patriote de cet aimable vieillard à qui nous devons les *Chansons populaires* du Canada et tant d'autres merveilles, M. Ernest Gagnon, de Québec.

Bientôt le Père continuait : « Il y a pourtant une note plus grande encore en la chanson des vôtres. Oserai-je la faire sonner ce soir ? Ne sera-ce pas remuer vos cœurs vibrants plus qu'il ne faut peut-être, et jeter une mélancolie en cette fête ? Et moi qui viens de là-bas, et qui sur mon front porte un peu la faute de ceux qui, à une heure, ne surent pas assez vous aimer, me convient-il de laisser passer sur mes lèvres la plainte héroïque de celui qui rapporta de Versailles le *Drapeau de Carillon* ? » Pourtant je les dirai les mots de la Marseillaise canadienne. Nous sommes de la même France. A nos cœurs les mêmes tristesses, les mêmes souvenirs, les mêmes gloires aussi ! La victoire n'est pas ce qu'il y a de plus grand au monde. Ce qui commande tout respect et exprime toute grandeur, c'est la fidélité jusqu'à la mort. Ce sublime chant du Drapeau de Carillon, c'est la Marseillaise de la fidélité, non celle où luit la flamme des révolutions et où coule le sang rouge des vengeances, mais la marseillaise qui chante l'amour sacré de la Patrie. Fidélité à la gloire passée, au drapeau vaincu ! à la patrie qui oublie ! Chant sans espoir mais sans défaillance. »

Dans la deuxième partie de sa conférence, le Père Ponsard expose comment, à son avis, les caractères de l'esprit canadien se retrouvent dans la poésie française contemporaine. Et son exposé, avec des nuances très fines, est plein de choses douces à entendre et qu'on voudrait parfois plus parfaitement mériter. Mais il nous faut abrégé.

Le Père termine ainsi — c'est son adieu, il vient du cœur et il va au cœur tout droit : « Le souvenir embellit, idéalise, apprend à regretter, incline à aimer, fait revivre. Il est une chose toute pascale, puisqu'il est une résurrection. Il est une chose toute canadienne, puisqu'il est une fidélité. Votre devise n'est-elle pas : « Souviens-toi » ? Oh ! qu'il me semble que nous avons déjà de souvenirs communs. Il y a un mois que je vous connais, et j'ai le cœur plein de choses qui sont à vous autant qu'à moi. Il me semble que, ce soir, à n'importe lequel de vos foyers je pourrais aller m'asseoir, et commencer la veillée en disant : « Je me souviens... Souvenez-vous ».

« Je r
messieu
église at
roles. Je
été que
J'empor
que j'ai
je verrai
Pourqu
sacrifice
vieille I
je me so
que je c
temps, e
le cher
refrain

Le pré
au Père
une joi
chevalie
une fois
renonço
comme
ne saura
« Le F
M. Filial
à la Rev
ravi les
probité,
banalité
s'y atta
devant
l'a guid
le discou
une ami
tion du
discours

« Je me souviens, je me souviendrai toujours, mesdames et messieurs. Toujours, j'aurai en moi l'image de votre vieille église attentive, plus éloquente de votre silence que de mes paroles. Je me souviendrai de la fête de ce soir qui n'aura guère été que la fête du souvenir, mais si charmante et cordiale. J'emporterai l'image de vos neiges que j'ai aimées, de votre ciel que j'ai trouvé si beau, et, je l'espère, de votre printemps que je verrai, de votre Niagara que je veux entendre chanter. — Pourquoi faut-il qu'en ce monde une joie n'aille pas sans le sacrifice d'une autre? Pourquoi ne puis-je pas retrouver la vieille France sans quitter la nouvelle? — Je me souviens..... je me souviendrai. J'aurai tant de souvenirs et si vifs en moi, que je croirai vous avoir connus depuis si longtemps, si longtemps, et ne vous avoir pas quittés. Et moi aussi tournant vers le cher Canada « mon regard languissant », je chanterai le refrain de la fidélité :

Lui, y'a longtemps que j t'aime
Jamais, je n't'oublierai.

Le président d'honneur, M. l'abbé Filiatrault, succéda alors au Père sur l'estrade—après les chants et la musique—et ce fut une jouissance pour l'âme canadienne de sentir son apôtre et son chevalier, (on se souvient de ladiscussionArnould-Filiatrault !) une fois encore si bien servi par la pensée et par le cœur. Nous renonçons à écrire ce qu'il aurait fallu entendre. Il y eut là comme un petit bouquet de feu d'artifice qu'une sèche analyse ne saurait rendre.

« Le Père Ponsard avant d'arriver à Montréal — nous disait M. Filiatrault — ne nous était connu que par sa collaboration à la *Revue d'Apologétique*. Les articles qu'il y a publiés avaient ravi les connaisseurs par leur simplicité de bon ton et par leur probité, l'auteur n'y faisant jamais le moindre sacrifice à la banalité ni au faux éclat. Mais ces qualités mêmes, quand on s'y attache trop scrupuleusement, peuvent nuire au succès devant un vaste auditoire. L'instinct oratoire du Père Ponsard l'a guidé d'une manière infailible. Sa pensée est devenue, dans le discours de la chaire, moins concentrée, et sa phrase y a pris une ampleur plus harmonieuse. Au reste la facilité d'adaptation du prédicateur l'a amené à varier la physionomie de ses discours selon les personnes et selon les circonstances.

« Dans les conférences du dimanche il a présenté la vérité chrétienne d'une manière lumineuse, et avec des arêtes nettement dessinées. Dans les conférences aux dames il a doré d'un peu plus de poésie une psychologie pénétrante et sûre. Pendant la retraite il a été apostolique à souhait : la pensée d'un curé d'Ars avec la forme d'un littérateur d'aujourd'hui.

« Dans la conférence du Monument National que nous venons d'entendre, ce qui plait surtout c'est l'identité d'inspiration d'où l'orateur a fait sortir les chants français et ceux de chez nous. Pendant la première partie de ce discours, et pendant la seconde, on ne savait jamais très bien si on était en terre de France ou en terre du Canada ; et cela était charmant. Alors que certains auraient pu rêver d'une donnée toute en finesse, ou d'une étude littéraire très poussée, il faut féliciter l'orateur d'avoir voulu tout simplement faire revivre la naïve poésie des vieux chants canadiens. Au reste, la Providence bénissant toujours ces sortes de sacrifice, les qualités littéraires auxquelles le Père Ponsard voulait renoncer il s'est trouvé les retenir toutes, et en éminence. L'orateur a eu la main singulièrement heureuse dans le choix de son sujet. Les vieux airs qu'il a célébrés ont presque déjà pour nous le charme un peu mélancolique du souvenir, car nous devenons moins simples de jour en jour, et nous allons maintenant à une musique plus savante. Ce sujet l'orateur l'a traité avec souplesse, avec éclat, et surtout avec une sincérité de sympathie qui a tout de suite conquis le public. Rarement on a vu la pensée d'un homme serrée d'aussi près par l'attention de ses auditeurs, les moindres intentions, les effets les plus ténus étant saisis et soulignés. Cette intelligente collaboration est un trait à retenir pour qui veut juger de la mentalité canadienne.

« En entendant le discours du Père Ponsard on se prenait à désirer que le charme se pût perpétuer par l'impression. Le souhait est réalisé et, en se procurant la plaquette, on saura qu'on concourt en outre au relèvement d'un patronage fondé par le Père à Paris et qui vient d'être ruiné par les inondations. »

En somme, ce fut une belle soirée. Nous avons conscience qu'en la racontant tout simplement à notre public de lecteurs, nous leur aurons quelque peu fait connaître le prédicateur de Notre-Dame, à Montréal, pour la station de 1910. C'est un homme de savoir, un homme de cœur et un homme de goût. Le trop louer serait un manque de mesure. Puisse-t-il emporter aux rives de France un bon souvenir du Canada et des Canadiens, un souvenir aussi bon que celui qu'il nous laisse !